

une chambre située au premier étage, tandis que les hommes, chargés de sa garde, prenaient possession d'une salle basse, au rez-de-chaussée de la maison.

— Mon cher enfant, lui dit alors l'aumonier du régiment, qui ne le quittait presque plus depuis la triste issue du conseil de guerre, il y a sans doute plus d'un pauvre soldat qui réclame en ce moment mes secours; ayez donc patience je vais m'absenter quelques instants. N'avez-vous rien à me demander avant que nous nous séparions ?

— Pourquoi cette question, mon père ? demanda M. de Lourmel voyant l'abbé plus grave que de coutume.

— C'est que..., répondit celui-ci en hésitant. Mon pauvre enfant, vous êtes un homme de cœur, on peut vous dire ces choses-là... Il le faut même, car vous pouvez avoir des dispositions à prendre. Je crois qu'il est venu de bien mauvaises nouvelles de Versailles.

— Je m'y attendais, dit M. de Lourmel sans laisser paraître aucune émotion. Savez-vous l'heure ?

— Non, pas encore.

— Eh bien, quand il sera temps, venez me trouver.

L'abbé sortit.

Le jour dans son déclin, le temps gris et sombre, de gros nuages baignaient l'heure de la nuit. Quelques pâles lueurs passant par l'unique fenêtre de la chambre allaient s'éteindre sur les murs nus et délabrés.

Au dehors, des rumeurs confuses : troupes en marche, roulements d'artillerie, pas de chevaux, le bruit du vent, de grosses gouttes de pluie qui fouettaient les vitres avec un bruit sinistre.

Cette nature en deuil ne déplaisait pas à M. de Lourmel. Sa vie dans ces derniers jours, avait été si douloureuse qu'il se sentait presque heureux d'en finir. Il s'affligeait seulement de n'avoir pas un ami qui fût le confident de ses dernières pensées.

Il s'assit auprès d'un feu de bûches qu'un soldat avait allumé et réfléchit à l'emploi qu'il devait faire des quelques jours dont il pouvait encore disposer. Absorbé par ses réflexions, il ne prêtait qu'une oreille distraite aux voix des soldats qui montraient confusément du

corps de garde jusqu'à lui. Cependant elles devinrent un moment si bruyantes qu'il crut à une altercation. Il allait ouvrir la porte pour s'informer de la cause de ce tumulte ; un caporal entra dans sa chambre.

— Faites excuse, mon capitaine, dit-il en le saluant. Je vous dérange peut-être, mais c'est qu'il y a en bas une femme que nous ne pouvons pas chasser. Elle dit, autant qu'on peut entendre son jargon, qu'il faut absolument qu'elle vous parle.

— Qu'elle femme ?

— Une femme avec un chien, assez jolie.

— Ta consigne te défend-elle de laisser pénétrer jusqu'à moi ?

— Non.

— Eh bien ! laissez-la venir, dit le comte qui avait reconnu Juméli dans la description du soldat.

Juméli accourut et tomba haletante, épuisée aux pieds du comte.

M. de Lourmel, qui s'en souvenait, était resté au Gurzenich après sa condamnation, de sorte qu'il n'avait pas revu Juméli depuis le soir où sa douce chanson avait apaisé sa douleur. Il avait à peu près oublié la bohémienne.

Mais sa venue, en pareil lieu, en pareil moment excita l'étonnement du comte et réveilla l'intérêt qu'il avait souvent éprouvé pour elle.

M. de Lourmel prit les mains de Juméli pour la relever. Elles étaient glacées, ses vêtements étaient percés par la pluie sous le manteau de laine grossière dont elle était enveloppée. Misère était près d'elle tout grelottant et couvert de boue comme à Cassel.

Henri la fit asseoir auprès du feu dans lequel il jeta quelques branches sèches. A la clarté vacillante de la flamme, il l'examina attentivement.

Elle était d'une pâleur livide. Son visage portait l'empreinte de la fatigue et de la douleur. Cependant jamais sa beauté n'avait semblé plus touchante. Une sorte de rayonnement intérieur éclatait dans ses yeux, sur son front, dans les mouvements de ses lèvres qui semblaient pouvoir parler et ne pouvoir produire un son.

— Merci, chère fille, dit Henri en lui